

DE LA BINARITÉ À LA MESURE

La science expérimentale est réputée avoir été bâtie sur l'observation et l'expérimentation ; mais aussi sur l'usage de la mesure, au point que bien des humanistes modernes jugent nécessaire de l'imiter en cela lorsqu'ils ambitionnent d'élever leurs humanités à la dignité de sciences humaines. Regarder de plus près ce qu'est la mesure, la considérer dans son état premier d'opposition binaire, peut aider à régler la précision que l'on met dans la perception des choses humaines.

Observons d'abord que les oppositions binaires ne manquent pas : chaud / froid, vrai / faux, nécessaire / impossible, lourd / léger, ami / ennemi, oui / non, *et cætera*. On sait bien qu'il faut souvent sortir de ces tête-à-tête et introduire un terme moyen : tiède, plausible, etc. On sait aussi que, parfois, il en faut plus que trois : glacial / froid / tiède / chaud / bouillant est une échelle dont il est difficile de se passer dans la vie.

Décrire le monde, par ailleurs, a tôt imposé des mesures. Les calendriers sont la première mesure du temps. Entre proche et lointain, nous n'avons pas de terme intermédiaire ; les hommes se sont lancés d'emblée dans le comptage des jours de marche et dans celui des nombres de pas, deux façons de mesurer les distances. Pour décrire la Nature et ses comportements, les savants eurent besoin en tout domaine de plus de précision. Leurs premières mesures se firent, pour une grande part, dans le prolongement des précédentes : pour les durées, il leur a suffi, une fois l'horloge disponible, d'inventer la minute et la seconde. Aux savants de l'Antiquité on doit une mesure originale : celle des angles, pour la position des astres. Plus difficile a été, en ses débuts, la mesure de la température. Une fois adoptés deux repères fixes, l'un pour le glacial l'autre pour le bouillant, Anders Celsius n'eut plus qu'à placer cent degrés entre eux. N'en eût-il placé que dix, les mots qui les auraient désignés auraient pâti de leur arbitraire ; pour cent, on ne peut choisir les mots, en pratique, en dehors des nombres. C'est ainsi qu'en toutes choses les degrés, ces pas réguliers comme des marches d'escalier (ou d'escabeau), entrent dans le jeu. Entre le nécessaire et l'impossible, semblablement, lorsque le possible ne suffit plus, on introduit les degrés de probabilité. On y procède par référence au tirage d'un jeton dans un sac, ou à quoi que ce soit d'analogue. Attribuer à un événement possible trois chances sur quatre de se produire, c'est percevoir une équivalence entre sa survenue et la sortie d'un jeton noir d'un sac qui contient quatre jetons dont trois noirs. Nommer les différents degrés, quel que soit le domaine, n'est pas le seul avantage de l'introduction des nombres, puisque cela a aussi pour effet de donner prise au calcul, mais c'est le premier.

C'est ainsi qu'ont été créés de multiples genres de mesure, qui sont autant de systèmes de repérage. Tous ne sont pas numériques cependant. Pour déterminer avec précision la couleur de quelque chose, les chiffres sont inutiles ; on n'a même pas besoin d'une *échelle* à proprement parler, qu'elle soit linéaire (comme on dit bêtement, pour dire droite) ou circulaire (rouge / orange / jaune / vert / bleu / violet / rouge : la boucle est bouclée). On use d'une table, sorte de *palette* de référence donnant à voir et le carmin, et le pers...

On parle usuellement de mesure dans le cas des échelles linéaires avec emploi des nombres, de préférence avec des degrés identiques entre eux : les marches doivent être de même hauteur, et l'on fait en sorte qu'elles le soient. La mesure des distances consiste fondamentalement à reporter un même objet (règle ou chaîne d'arpenteur). Une fois cela acquis, la démultiplication des degrés est aisée : grâce à l'invention des nombres fractionnaires (demi, tiers, quart) et en particulier grâce à celle des fractions décimales (dixièmes, centièmes), on descend aussi loin que souhaité dans la

précision. Mais à bien regarder, dans tout cela, on n'a fait que prolonger et perfectionner l'acte premier, qui était la simple opposition binaire du chaud et du froid. Dans l'échelle chaud / tiède / froid, chacun des trois termes s'oppose aux deux autres à la fois, et de même avec cinq termes. Avec un thermomètre gradué en degrés, chacun d'entre eux, 10°C par exemple, s'oppose à tous les autres à la fois.

Sortons du domaine purement physique. Les hommes, en certaines circonstances, appréhendent les choses dans un esprit paisible et avec le souci de la précision, parfois même avec subtilité. Le développement des échelles auquel ils se livrent alors, ou au moins celui des palettes, leur fait prendre la direction de la mesure. Lorsqu'ils se mirent à évaluer les poids et les prix, ils prirent même de l'avance sur les savants ; ils étaient déjà rationnels, au sens premier du terme. Il en va différemment, cependant, selon que l'on vise à l'action ou à la seule connaissance.

Dans l'action, le besoin d'ajustement fait largement appel à la mesure : la date à laquelle on se met en route répond à la distance à parcourir. Et c'est en toute généralité que les moyens doivent être ajustés aux fins : l'exigence d'économie y pousse. Tout cela est bien connu. À l'opposé, l'action conduit à exclure le douteux et même le probable : en dernier ressort, il faut trancher en réduisant tout au faux ou au vrai. Quelque retard que l'on puisse ménager, il faudra y venir. Cela aussi va de soi. Ne pas procéder à cet aplatissage du probable sur le vrai, c'est s'en remettre à la fortune, attitude que les noésologues ne condamnent pas mais que, par définition, ils excluent de leurs considérations.

Hors de l'action l'esprit de mesure demande à être développé, mais cela va moins de soi. Il a contre lui un fort penchant de tout un chacun à la simplification, facilement outrancière même. Les causes ordinaires s'en apprennent par l'expérience, à condition d'y porter un regard sans complaisance, chose aisée à l'égard d'autrui ; à l'égard de soi-même, l'écoute de bons maîtres et la lecture de bons auteurs peuvent aider. Parmi ces causes on trouve évidemment l'ignorance, l'impréparation intellectuelle et les faiblesses momentanées. On y trouve surtout (*nil novi sub sole*) les passions qui aveuglent. Le désir, pour n'en évoquer qu'une, va jusqu'à s'imposer à la réalité, c'est-à-dire à en fausser la perception en toute bonne foi ; le constat en est passé dans la langue commune. Les propensions et habitudes liées à l'action y contribuent aussi : porté à décider pour agir, on tend à décider trop vite dans des circonstances où la connaissance devrait être l'unique préoccupation. Un débat trop vif ne donne à voir ni probabilité, ni plausibilité : tout y est vrai ou faux, nécessaire ou impossible. La sagesse, c'est-à-dire la prudence de l'intellect, consiste à sortir de ces oppositions binaires. Lorsque l'introduction d'un tiers terme ne suffit pas, il faut passer à plus. Mais il faut le faire... avec mesure ; il est moins risqué d'user d'un escabeau que d'une échelle trop longue.

Un stratège doit commencer par mettre le plus de mesure possible dans sa connaissance des choses, ne chiffrant que ce qui a vraiment besoin de l'être. Ce n'est que lorsqu'il prend ses décisions qu'il lui est permis de simplifier radicalement. Cette sagesse ne s'apprend pas dans les seuls livres ; il y faut un travail exigeant sur soi-même.

*